



«Ce qui va me manquer de la France, c'est le rayon alcool de chez Carrefour.» PHOTO SHELLAC

## «Avant la fin de l'été», en pente douce

**Entre fiction et docu, les dernières semaines françaises d'un Iranien que ses amis veulent convaincre de ne pas rentrer. Subtil et nostalgique.**

Le film s'ouvre et déjà l'on sait que tout s'organisera autour d'Arash, de son large ventre, de son élégante moustache qui rebique. Il est alangui sur le canapé comme un poussah de miniature persane, à la veille de son départ, et ses amis s'agitent, font ses valises, jettent ses affaires. Après cinq ans à Paris, Arash a décidé de rentrer en Iran et, c'est sûr pour Hossein et Ashkan, la Terre va s'en trouver un peu désaxée. Dans les dynamiques amicales, chacun a son rôle, qui

détermine celui de l'autre : si une planète sort de l'orbite, tout le système s'effondre, et quand Arash sort du cadre, tout paraît plus vide. Alors les deux amis décident de l'emmener en balade à travers la France, pour le faire changer d'avis. «Il faut qu'il tombe amoureux», avance Hossein. Voir dans l'amour la solution à tout : pas forcément le credo du film, mais assurément celui des compères, qui, au gré de leurs pérégrinations, s'en référeront souvent aux sensuelles poésies de Hafiz, y piochant une feuille de route : «Ne passe pas devant la taverne sans t'arrêter.»

**Le fil à linge du camping.** On les suit donc alors qu'ils roulent vers la taverne, dans les venelles de la «France profonde», petites maisons de crépi, chars colorés du défilé de

Miss Noiretable (sic), plages du Roussillon aplaties par un ciel gris de fin d'été. Tout, les amis, les autochtones, les vêtements sur le fil à linge du camping, est regardé avec tendresse et légèreté, comme si dans chaque détail, même le plus insignifiant, pouvait se lire la matière d'une expérience partagée. *Avant la fin de l'été*, premier film de la Suisseuse Maryam Goormaghtigh, applaudi lors de sa présentation en ouverture de la sélection de l'Acid au dernier festival de Cannes, est perché sur une frontière poreuse entre documentaire et fiction (au générique, on ne lira que les prénoms, Arash, Hossein et Ashkan) mais tout y est infiniment vrai, des conversations décousues dans l'habitacle d'où l'on contemple les masses sombres des arbres défilant de nuit aux échafaudages de plans drague qui

n'ont jamais rien de lourdingue, et aux déclarations impromptues type : «Ce qui va me manquer de la France, c'est le rayon alcool de chez Carrefour.»

**La buvette de la plage.** En chemin, ils rencontrent des filles, c'est inespéré et joli, et ça dure ce que ça doit durer. On apprendra que si Arash quitte la France, c'est qu'il ne s'y est jamais trouvé bien, ne s'y est pas fait d'amis. La météo semble à elle seule dire la mélancolie des aventures avortées et des désirs déçus : on sent le vent frais se lever, c'est la dernière école buissonnière, la buvette de la plage a fermé et tout le monde ou presque a fait sa rentrée. «Je suis heureux en Iran, mais je préfère la personne que je suis ici», jugera pour sa part Hossein. Avant, il y avait le Grand Tour, les aristocrates anglais arpenter le continent pour parfaire leur éducation. Aujourd'hui, il y a le grand Erasmus mondialisé, qui voit certains se réinventer ailleurs, pendant leurs jeunes années, oublier d'où ils viennent et qui ils sont, avant de finir par être rattrapés, plus ou moins violemment. La grâce de cet oubli organisé, le film la déploie par touches, jusqu'à une scène de danse où l'élégance de l'immense Arash se révèle. Mais peu à peu des flashes d'arides paysages iraniens percuteront les images humides des campagnes françaises. Rentrer chez soi ? Rester ? La question se pose à chacun, et si la première option est souhaitable, ce n'est que parce que l'autre est possible, et vice versa. Ce constat, qui peut prendre des accents tragiques, est moins évident qu'il n'y paraît. Maryam Goormaghtigh l'a compris, et le distille avec une infinie subtilité.

ÉLISABETH FRANCK-DUMAS

**AVANT LA FIN DE L'ÉTÉ**  
de MARYAM GOORMAGHTIGH  
avec Arash, Hossein et Ashkan, 1h20.

## Trans, victime building

Pour une fois joué par une actrice transsexuelle, le rôle principal n'est que le vecteur d'un récit sacrificiel.

Une femme fantastique fit sensation lors de sa présentation à la dernière Berlinale, essentiellement pour la présence de son actrice, Daniela Vega. L'incarnation d'un personnage transgenre par une comédienne transgenre étant encore trop exceptionnelle pour ne pas être saluée comme un événement en soi. On peut même dire que c'est le principal événement de ce film, qui repose trop lourdement sur les épaules de son personnage principal.

Le début, où l'on découvre progressivement l'amour unissant Marina, transsexuelle, à Orlando, de vingt ans son aîné, est assez prometteur. Le film bascule lorsque celui-ci meurt brutalement et qu'elle doit alors se confronter à la famille odieuse du défunt qui, considérant cet amour comme une perversion honteuse, refuse à Marina le droit d'assister aux funérailles ; ainsi qu'à l'insistance d'une policière enquêtant sur cette mort jugée douteuse. Marina fait face avec dignité et pudeur, se refusant à entrer dans leur jeu.

L'actrice est émouvante, c'est d'abord touchant. Mais le problème est que le film ne sort jamais de ce schéma opposant son combat solitaire à une intolérance généralisée. Ce que vient souligner un plan grossièrement symbolique où elle fait face à une

tempête de vent, pliant mais ne rompant pas. Ça va jusqu'à une scène de tabassage se terminant par une défiguration au Scotch, c'est quelque peu cruel quand on sait à quel point ce qui est alors humilié (ce corps, ce visage) est précisément ce qui définit la fragile singularité de l'actrice.

Marina n'échappe donc pas à sa condition de victime, n'existant pour le spectateur qu'à travers la façon dont les autres la nient, et par ce qui pose socialement problème plutôt que par ce qui lui permettrait de s'affirmer en tant qu'individu. Sous cet angle écrasant, le film ne donne pas à son personnage, pas plus qu'à l'actrice, l'occasion de déployer ses ailes. Pire : il ne le fait que dans un fantasme où elle s'imaginerait dansant et volant sur une musique disco et dans un costume kitsch. Ce cliché est-il vrai-



Daniela Vega, trans de vie. PHOTO AD VITAM

ment tout ce à quoi elle aspire ? Il y a aussi le chant, qui permet à sa voix d'exprimer pleinement toute sa féminité. Mais l'idée est mal exploitée et donne surtout lieu à une fin téléphonée. C'est comme si Sebastián Lelio, ayant le sentiment d'essayer les plâtres d'une représentation encore balbutiante (celle des acteurs trans-

genres), se limitait à la première marche de la reconnaissance sociale et cinématographique : la victimisation.

M.U.

**UNE FEMME FANTASTIQUE**  
de SEBASTIÁN LELIO  
avec Daniela Vega, Francisco Reyes, Luis Gnecco... 1h44.